

domaine. Ils pensaient généralement que celui d'entre eux qui obtiendrait la préférence ne tarderait pas à prendre un ascendant décidé sur ses voisins. Un empressement si marqué ne produisit rien. Ces étrangers, plus avides de gain que de gloire, aimèrent mieux aller vendre les belles cargaisons qu'ils avaient formées que de s'occuper de l'agrandissement de leur empire. Leurs premiers successeurs se conduisirent de la même manière. Ce ne fut qu'en 1521 qu'on établit un comptoir à Tidor, et que deux ans après il fut élevé une forteresse à Ternate. Pereira, chargé de régler la nouvelle colonie, ne put y réussir. Les finances, les magasins, les douanes, tout était au pillage, malgré sa vigilance et malgré sa sévérité. Il parut impossible de l'intimider ou de le corrompre, et l'on prit le parti de l'assassiner.

Ce premier forfait devint le germe de mille autres. Chaque jour voyait éclore des crimes d'un genre inconnu; chaque jour une ou plusieurs îles devenaient un théâtre de dissolution et de carnage. Quoique les écrivains contemporains aient supprimé des détails trop humiliants pour leur nation, ils ne laissent pas de convenir qu'il n'y eut jamais de peuplade plus dégénérée. On n'y vit qu'un homme vertueux, et ce fut le gouverneur Antoine de Galvam.

C'était un capitaine hardi, entreprenant, toujours en action et toujours heureux, mais en qui l'habitude de la guerre n'avait pas étouffé l'amour

de l'humanité. Son intégrité, sa modération étaient si connues, qu'il se vit offrir une couronne par ces mêmes peuples dont les ordres de ses maîtres lui faisaient un devoir de verser le sang. Une royauté qu'aucune puissance n'eût pu attaquer ne tenta pas cet homme droit et simple. Pauvre au milieu des trésors que dévoraient ses compagnons, et endetté pour le service de l'état, il préféra de repasser en Europe et de s'y mettre entre les mains de ses créanciers. La fatalité, qui semblait poursuivre tous les vainqueurs de l'Inde, le fit mourir dans un hôpital.

Plus les succès que le Portugal obtenait dans l'Orient étaient rapides et brillants, plus l'ambition de son roi Emmanuel devenait ardente. L'ascendant presque romanesque qu'avaient ses sujets dans les contrées les plus intéressantes de cette opulente région fut trop peu de chose à ses yeux avides. Sa nation y était déjà la première. Il voulut qu'elle fût seule, et que les indigènes ne travaillassent, que les peuples étrangers ne consommassent que pour son utilité particulière. Les ordres qu'il donna à ses lieutenants pour assurer à la couronne tous les trésors de l'Inde ne souffraient ni objection ni retardement.

L'Asie, la première partie du globe habitée, fut par conséquent la première civilisée, la première commerçante. Presqu'à l'origine des choses, on voit l'Assyrie riche, sans qu'on ait pu encore découvrir les causes de cette prospérité. Ce qui paraît dé-

xiv.
Manière
dont l'Europe
commerçait avec
l'Inde avant
que les Portugais eussent

maxime favorite était qu'un souverain ne devait penser à être riche que des richesses de ses peuples. Cette doctrine, trop peu connue ou trop peu pratiquée, le décida à ouvrir indistinctement ses rades à toutes les nations; à rendre ses douanes aussi douces qu'elles pouvaient l'être; à débarrasser les opérations mercantiles des entraves dont on les surchargeait ailleurs; à tenir sans prédilection la balance égale entre ses sujets et ceux des étrangers que le désir d'accroître leur fortune amènerait dans ses possessions; à éviter avec un soin extrême tout ce qui pourrait blesser ses voisins, ou même les puissances les plus éloignées.

Quoiqu'une conduite si prudente et si noble fût propre à lui concilier l'amour de l'univers, il supposa sagement que de grandes prospérités pourraient exciter l'envie. Cette défiance ne le détermina pas à entretenir des forces sur la mer Rouge, où les mœurs douces et pacifiques des Asiatiques ne lui laissaient rien à craindre; mais il eut toujours sur la Méditerranée une flotte suffisante pour rendre inutiles les entreprises que des esprits ardents et inquiets pourraient former contre lui. Cette précaution enchaîna vraisemblablement tous les ambitieux. L'ancien empire des Pharaons devint, comme l'avait été naguère Tyr, le point de communication entre l'Europe et l'Asie. Les liaisons devinrent même beaucoup plus vives que dans les siècles précédens, parce que plusieurs nations barbares, sorties de leur léthargie, eurent

des besoins et des moyens pour les satisfaire. Ce fut au milieu de ses succès que Ptolomée termina sa carrière, emportant avec lui le glorieux surnom de *Soter* ou de sauveur du royaume.

Ptolomée Philadelphie, héritier des talens et des vertus de son père, ajouta aux institutions qu'il trouvait établies toute la perfection dont elles étaient susceptibles. Il fit plus : averti que les bâtimens qui naviguaient sur la mer Rouge périsaient quelquefois sur les bas-fonds de la côte d'Arabie, et qu'ils y trouvaient rarement du bois, de l'eau, des vivres et un air salubre, il éleva sur les bords opposés de l'Afrique, plus sûrs, plus sains et plus abondans, une cité à laquelle il donna le nom de sa mère Bérénice, d'où les cargaisons étaient voiturées au Nil, qui les portait à leur destination. Un projet plus important en apparence l'occupa ensuite. Deux fois, très-anciennement, on avait tenté, et deux fois, après d'énormes dépenses, on avait abandonné un canal de communication entre la mer Rouge et le grand fleuve qui fertilise si heureusement l'Égypte. Il osa espérer qu'avec le secours des habiles géomètres qui étaient à ses ordres, il réussirait à surmonter les obstacles inséparables de cette entreprise. Ce qu'il avait conjecturé se trouva vrai, mais sans utilité réelle. La nouvelle route se trouva semée de tant de difficultés, qu'après quelques tentatives infructueuses, le commerce reprit généralement la direction à laquelle il était accou-

tumé. Le canal fût si pleinement abandonné, qu'un ou deux siècles après les curieux n'en pouvaient pas seulement retracer la place.

Digne de son père et de son aïeul, Ptolomée Evergètes parcourut toutes les côtes de l'Afrique et de l'Arabie qu'arrose la mer Rouge. Quoiqu'à la tête d'une force suffisante pour les asservir, il respecta leur indépendance. Sa passion était d'engager les peuples qui les occupaient à se donner une meilleure organisation que celle qu'ils avaient eue jusqu'alors, à vivre en paix sous des gouvernemens plus sages, à substituer des travaux utiles aux dissensions qui n'avaient pas discontinué de les tourmenter, à cesser d'opprimer les négocians étrangers que des affaires importantes ou les hasards de la mer conduisaient dans leurs rades, à renoncer entièrement et pour toujours à une piraterie qui trop souvent, dans leurs parages, suspendait ou rendait dangereuse la navigation. Ces intentions bienfaisantes furent couronnées du plus grand succès. Le commerce acquit à cette époque une étendue, une consistance, une dignité qu'il n'avait peut-être jamais eues.

Les lois faites par les trois premiers Ptolomées qui avaient régi l'Égypte étaient si bien combinées et si solidement établies, qu'elles conservèrent leur utilité et leur force malgré les extravagances continuelles des dix successeurs de leur nom. La navigation même de l'état acquit une grande extension après que Carthage et Corinthe

eurent succombé sous les vices de leur opulence. Les Égyptiens se virent heureusement obligés de porter eux-mêmes les productions de l'Inde que ces villes chargeaient autrefois sur leurs vaisseaux. A peine pouvaient ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livraient à des profusions dont les détails nous paraissent romanesques. Cléopâtre, avec qui finit leur empire et leur histoire, était aussi magnifique que voluptueuse. Cette prospérité aurait été plus éclatante, si elle n'eût été traversée par la concurrence.

Des préjugés de religion avaient inspiré aux anciens Perses un éloignement insurmontable pour la mer. Jamais ils ne naviguaient. Leurs moindres comme leurs plus grandes cités étaient toujours placées loin de l'Océan. Pour qu'aucun navire ne pût arriver jusqu'à eux, ils avaient embarrasé avec un soin extrême l'embouchure de leurs rivières. Dans les nombreuses flottes que leurs orgueilleux souverains employèrent contre la Grèce on ne voyait pas un seul vaisseau de la nation; tous étaient fournis par l'Asie mineure, par les Phéniciens et par la Syrie. Ce que le pays pouvait consommer des productions de l'Inde lui était porté à grands frais par des caravanes.

Ces superstitions s'évanouirent devant Alexandre. Il voulut que la région qu'il venait de conquérir eût des richesses, eût des jouissances. Les bâtimens indiens, auxquels il n'avait jamais été permis d'en approcher, tournèrent aussitôt leurs

voiles vers les côtes persanes, et y déposèrent des cargaisons plus ou moins précieuses, qui ne tardèrent pas à circuler dans toute l'étendue de l'empire. Ce mouvement devint plus rapide encore sous Séleucus, devenu possesseur des contrées de l'Asie que son illustre maître avait subjuguées. Par les soins de ce prince habile, par les soins des héritiers de son nom et de ses états, ce commerce s'étendit jusque dans la Méditerranée. Il acquit une nouvelle activité lorsque les Romains eurent enlevé aux Grecs cette belle partie du globe.

Des navires expédiés de différens ports traversaient le sein Persique, remontaient l'Euphrate, versaient sur ses bords leurs riches cargaisons, qu'on voiturait en deux ou trois jours à Palmyre, d'où, à travers un espace d'environ deux cents milles, des chameaux les transportaient dans les rades de la Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avait donné sans doute naissance à cette ville, placée dans un de ces cantons d'Arabie trop peu nombreux où l'on trouve des arbres, de l'eau et des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains et celui des Parthes, il lui fut long-temps permis d'être neutre. A la fin Trajan la soumit, mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie romaine que s'élevèrent dans ses murs, sur le modèle de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais dont les ruines, fidèlement décrites,

ont causé tant de surprise et d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminèrent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avait rien de bien onéreux. Aurélien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir et de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avaient échappé aux calamités de leur patrie; mais il est plus aisé de détruire que de réparer. Le siège du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, et enfin un misérable village composé de trente ou quarante cabanes construites dans l'enceinte spacieuse d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixèrent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, continua à pousser le cours et la pente des richesses dans la Méditerranée.

On portait aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, des vins, quelques ouvrages de verrerie, de l'argent principalement. On ne recevait alors en échange ni le thé ni le café, dont l'usage s'est introduit depuis parmi nous, ni la muscade et le girofle, dont la vertu ne fut connue en Asie même que plusieurs siècles après ceux dont nous parlons. Il est encore permis de douter si la consommation des toiles de coton blanches ou peintes, qui forment aujourd'hui le vêtement

sent doublé
le Cap de
Bonne-Espé-
rance.

montré, c'est qu'il s'y faisait un débit considérable des productions de l'Inde, et que les états plus ou moins voisins, plus ou moins éloignés, venaient se pourvoir dans ce grand marché de ce que leurs facultés leur permettaient d'en consommer.

A cette époque, toutes les liaisons de l'Inde avec les autres nations se formaient, s'entretenaient par la voie de terre. Les variations que présentait la mer en avaient généralement écarté ceux qui en occupaient les bords. Mais des observations suivies n'eurent pas plus tôt convaincu les esprits attentifs que les moussons et les vents alisés, qui avaient d'abord causé tant d'effroi, étaient plutôt un encouragement qu'un obstacle à la navigation, que les hommes les plus timides ne craignirent plus de confier à l'Océan leur vie et leur fortune.

Alors s'établirent entre l'Indostan, l'Arabie et l'Afrique orientale, des liaisons fondées sur une utilité réciproque. La première de ces régions donnait à la seconde le superflu de ses toiles de coton, de ses étoffes de soie, de son poivre, de ses autres épiceries, et en recevait en échange des gommes, des remèdes, des parfums, qui, dans ces siècles reculés, avaient une valeur que le temps leur a fait perdre. C'était avec son encens, sa myrrhe, son baume, que les Arabes s'approprièrent depuis; c'était avec sa casse; c'était principalement avec son or que la troisième achetait ce que les deux autres avaient à vendre.

Sésostris n'eut pas plus tôt renvoyé dans leurs déserts les pasteurs nubiens qui avaient conquis, ravagé et détruit l'Égypte, qu'il voulut prendre part au commerce qui se faisait à son voisinage. Diodore de Sicile a sûrement beaucoup exagéré les armemens que ce conquérant parvint à former très-rapidement dans une région absolument privée de tous les matériaux qu'exige la construction des navires; mais on ne peut guère douter qu'il ne réussit à faire taire les répugnances de ses sujets, qui avaient toujours montré un égal éloignement pour les nations étrangères et pour la mer. Comme leur sol abondait en productions que la nature avait refusées à leurs concurrens, comme ils avaient des fantaisies ou des besoins proportionnés à leur population et à leur aisance, tous les marchés qu'ils fréquentaient virent se multiplier leurs échanges.

Il faut des siècles et des soins suivis sans interruption pour dissiper les préjugés, pour changer les inclinations des peuples. L'impulsion violemment donnée à l'Égypte n'avait pas été préparée, et, comme il était aisé de le prévoir, elle s'arrêta naturellement à la mort du souverain qui l'avait communiquée. L'ancien esprit reprit tout son ascendant, et les liaisons de la Méditerranée avec la mer Rouge, qui devaient leur origine aux Phéniciens, leur furent de nouveau tout-à-fait abandonnées.

Sydon et Tyr furent, dans les temps anciens, les

premières cités qui conçurent le projet de fonder les bases de leur prospérité sur un grand commerce. Leur attente ne fut pas trompée. Elles firent connaître des besoins à toutes les régions où leur pavillon pouvait aborder, et leur inspirèrent plus particulièrement le goût des productions orientales. Jusqu'alors on ne les avait obtenues que difficilement et à un prix excessif. Pour écarter ce double inconvénient, les Phéniciens se rendirent les maîtres d'Elath, le port le plus septentrional de la mer Rouge. Les cargaisons qu'ils avaient formées dans l'Arabie, en Ethiopie, aux Indes, étaient déchargées dans cet entrepôt pour être portées par terre à Rhinocolura, le port le plus voisin de la mer Rouge, et qui était aussi tombé en leur puissance. Là on embarquait de nouveau les marchandises pour Tyr et pour Sidon, d'où elles passaient à tous les marchés qui leur offraient un débit avantageux.

Les Juifs étaient trop voisins du théâtre de tant d'opérations heureuses pour n'être pas tentés d'y prendre plus ou moins de part. Deux mauvaises rades dont ils s'étaient emparés dans le golfe Arabe les mirent en état d'expédier quelques bâtimens. Ces navires se rendaient, dit-on, à Ophir, d'où ils rapportaient des trésors immenses. Mais où ces inépuisables mines existaient-elles ? Des recherches cent fois renouvelées pour les découvrir ont toujours été inutiles. Aussi tous les esprits auxquels il faut du vrai ou du vraisemblable

ont-ils cessé depuis long-temps de croire à cette immense quantité d'argent et d'or.

Quelles que fussent les richesses des Israélites, ils en virent, ainsi que leurs rivaux, tarir la source à l'époque où Nabuchodonosor ravagea la Palestine, porta la destruction dans la Phénicie, et envahit l'Egypte.

Ces peuples, occupés à réparer les désastres que l'orgueilleux conquérant avait causés sur leur territoire, furent hors d'état de suivre les opérations maritimes qui avaient si rapidement élevé l'édifice de leurs fortunes. Babylone, enrichie des dépouilles de Jérusalem, de Tyr et de Memphis, devint pour la seconde fois un dépôt où furent versées les plus délicieuses productions de l'Inde.

Tel était l'état des choses lorsque le roi des Persans, Darius, asservit l'Assyrie. Plus avide que son caractère ne l'aurait fait présumer, il voulut être propriétaire de l'arbre dont il avait déjà la plupart des fruits. Des troupes nombreuses se mirent en marche pour l'exécution de ce projet, aussi mal conçu qu'il fut mal exécuté. A l'imitation des caravanes, elles devaient traverser l'Arabie et franchir le désert privé d'eau et de subsistances, qui séparait l'Indostan de ses anciennes et de ses nouvelles possessions. L'armée, privée des provisions qui suivaient toujours les marchands, périt de faim et de misère. C'était une nécessité que le cours des affaires souffrit de

cette fatale entreprise. Elles furent encore plus dérangées par la conduite de Cambyse.

Fils et successeur d'un prince qui rachetait ses défauts par de grandes qualités, ce tyran imbécille et féroce ne se vit pas plus tôt assis sur le trône des Pharaons, qu'il destina une partie de ses forces au pillage du temple de Jupiter Ammon, qu'on croyait généralement rempli de richesses; et l'autre partie à la conquête de l'Ethiopie, qui versait habituellement son or en Egypte. Les deux expéditions eurent à peu près un sort également funeste. Il ne revint pas un homme de la première, et très-peu échappèrent à la seconde.

Les premiers pas d'Alexandre ne furent pas favorables au commerce. En renversant Tyr de fond en comble, il coupait pour long-temps toute communication entre l'Océan indien et la Méditerranée. On lui vit persécuter et disperser sans motif les Orites, les seuls ou les principaux agens des achats que les grandes puissances de l'Asie avaient à faire dans l'Indostan. Le désir qu'il avait de pénétrer jusqu'aux sources inconnues du Nil le brouilla avec les pasteurs nubiens, qui remplissaient le pays des Pharaons de leur or et de celui de leurs voisins. Il ne se forma des idées justes du lien le plus puissant qui puisse exister entre les nations que lorsqu'il eut bien étudié l'Egypte.

Cette région, située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'orient, l'autre de l'occident,

et que la nature semble avoir attachée à la jonction de l'Asie et de l'Afrique, comme pour les lier avec l'Europe, cette région fixa l'attention du héros de la Macédoine. Elle lui parut propre à devenir le siège de sa puissance et le centre de l'univers. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire et la fable aient transmis à l'admiration des hommes aurait à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connaisse, s'appropriâ l'Egypte.

Le nouveau souverain de cette célèbre et fertile contrée ne s'écarta pas du plan tracé par le génie hardi, fécond et vaste dont il avait été à portée de suivre les grandes conceptions. Selon le projet arrêté, Alexandrie fut élevée sur un port excellent, qui, par un canal très-bien entendu, devait recevoir les trésors que l'Ethiopie, l'Arabie et l'Inde confiaient au Nil, et, par le moyen de la Méditerranée, les répandre dans l'Asie mineure, dans la Grèce, dans l'Afrique septentrionale, dans l'Italie, et dans toutes les nations de l'Europe, qui, trop long-temps et uniquement formées par des chasseurs, des pêcheurs ou des pasteurs, commençaient à se dégoûter du séjour de leurs forêts, de leurs vêtemens de peau, de leur grossière nourriture, et aspiraient à quelques jouissances.

Les principes du chef de l'état ajoutaient beaucoup à l'avantage d'une position si heureuse. Sa